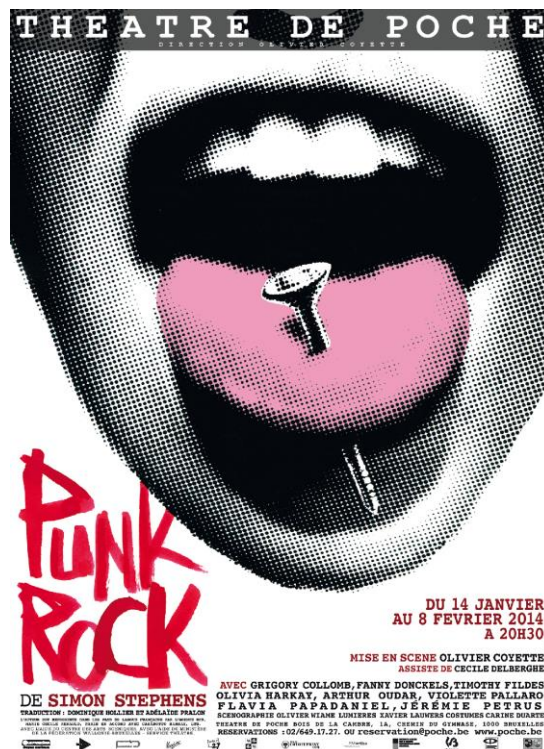


# THEATRE DE POCHE



## Revue de presse

Contact presse: Anouchka Vilain  
00.32.2.647.27.26.  
presse@poche.be

### Presse écrite

LE SOIR – C. Makereel – 20/01/2014

LA LIBRE – L. Bertels – 21/01/2014

L'ECHO – C. Berthaud – 11/01/2014

L'ECHO – D. Béclard – 24/01/2014

METRO – N. Naizy – 24/01/2014

MOUSTIQUE – E. Russon – 22/01/2014

PTB – SOLIDAIRE – E. Mertens – 30/01/2014

AGENDA – BDZW — G. Bechet — 8/01/2014

### Web

DEMANDEZ LE PROGRAMME – C. Sokolowski

PLAISIR D'OFFIR – M. Hublet

RUE DU THEATRE – S. Vanina – 08/02/2014

### Vidéo\*

LES FEUX DE LA RAMPE.BE – R. Simons

THEATREZ MOI.BE – B. Dekeyser

RTBF – LA UNE JT 19h30 – S. Heinderyckx – 2/02/2014

TELE BRUXELLES – #M – V. Leclercq – 16/01/2014

### Radio\*

RTBF – LA PREMIERE – "Tout le monde y passe" – Les  
Incontournables – F. Collienne – 21/01/2014

RTBF – MUSIQ'3 – FOCUS – F. Caudron intw O. Coyette  
& J. Petrus – 16/01/2014

RTBF – LA PREMIERE JP – N. Debarre – 01/02/2014

PURE FM – SNOOZE – S. Ministru – 22/01/2014

FM BRUSSEL – S. Al Haddad – 26/01/2014

\*Écouter et voir les interviews sur :

<http://poche.be/saison1314/punkrock/index.html>



# LE SOIR

## Quand les ados rêvent d'apocalypse

Critique du Soir

★★★ (Avis de la rédaction)

---

Entre intense suspense dramatique et subtile étude de cas, *Punk Rock*, de Simon Stephens dans une mise en scène impétueuse d'Olivier Coyette, tient les promesses de son titre. Comme la bande-son, qui évolue des *One Direction* à l'indie rock, la pièce revendique un fougueux éclectisme, un esprit volatile, un souffle qui n'obéit qu'à l'énergie, entre innocence et révolution, passions juvéniles et violence aveugle, bruit et fureur.

On y croise une bande de lycéens anglais: Lilly, mystérieuse et secrète, qui vient d'arriver dans le bahut et fait chavirer les cœurs. William qui en pince pour elle mais a peu de chances de la séduire avec ses manières de petit génie hyperkinétique. Nicholas, le gros dur au cœur tendre. Cissy, première de classe qui se laisse humilier par son petit copain, Bennett, champion du harcèlement. Et puis aussi, Chadwick, bouc émissaire passionné d'astrophysique ou encore la trop gentille Tania, boulotte et amoureuse de son prof. Rien que des ados normaux sauf qu'une simple petite griffe dans leur quotidien incertain, une petite goutte en trop dans la cocotte mise sous pression par les exigences de réussite d'une société ultra-compétitive, va les mener au drame. On pense forcément à *Elephant* de Gus Van Sant au cinéma. Même impression d'une normalité qui porte en soi les germes de l'innommable.

L'intrigue est portée par une distribution plus vraie que nature. En tête d'affiche, Jérémie Pétrus époustoufle! Malgré sa tête d'ado poupin, il déploie une colère intérieure à vous donner froid dans le dos. Avec une rage, une force irrésistible, il joue comme si sa vie en dépendait et nous empoigne dans cette apocalyptique bourrasque, à côté de ses talentueux compagnons. Nudité, flingues et effets stroboscopiques : les ados vont adorer. Et les adultes pourront tenter de cerner une jeunesse qui n'a de cesse de se singulariser.

CATHERINE MAKEREEL

(lundi 20 janvier 2014)



## Ados sous haute tension

Bertels Laurence le mardi 21 janvier 2014

**"Punk Rock" attitude au Poche où sept adolescents se scratchent à la vie. Courez-y.**

Scènes Critique Laurence Bertels

Jeunes gars en jeans et baskets, sweats à capuche, nana en short frangé, sèche aux lèvres, black aussi belle que trendy, ou jeune blanc-bec en cardigan marine avec écusson... Le groupe est là, éclectique, avec ses codes vestimentaires et comportementaux. Sept ados se scratchent à la vie sur fond de testostérone, combativité et volatilité. Quelques tables et tabourets en guise de décor. La réussite ne tient qu'à un fil.

Pour le solidifier, un bon texte, d'abord, un rythme soutenu, une interprétation de haut niveau et une mise en scène pleine d'intelligence. Que nous réserve "Punk Rock", de Simon Stephens, première mise en scène d'Olivier Coyette en tant que directeur au Poche (lire ci-dessous), pièce sur l'irruption, la circulation et la déflagration de la violence chez les jeunes ?

Une réflexion sur l'identité de la jeunesse dans un monde où les adultes font défaut, à la manière d'Elephant de Gus Van Sant ; où les projets ont peu de place dans une société de plus en plus exigeante ; où l'exclusion se justifie par la folie. Des questions importantes posées par un des auteurs britanniques les plus en vue du moment et qui a écrit "Punk Rock" en 2009, dix ans après la tuerie de Columbine. Mais aussi, et surtout, de la haute tension. On le saisira dès le premier échange entre Olivia Harkay, alias Lilly, la black fraîchement arrivée de Cambridge, et Jérémie Petrus, alias William, gringalet aux cheveux trop bien peignés et qui, pourtant, portera la pièce de bout en bout grâce à la maîtrise de son interprétation.

Tout en nuances, en force tranquille, en ambiguïté. Ce jeune homme trop malin pour être heureux, ce cerveau sans cesse en ébullition, ce faux aristo dégénéré, ce mythomane démasqué et cet ami secrètement amoureux, il l'incarnera sans faille, l'habitant aussi bien verbalement que physiquement.

D'autres comédiens dévoilent également un jeu d'une belle justesse, des ados crédibles et pas caricaturaux, Arthur Oudar, par exemple, tel un Yves Saint Laurent aux cheveux blond blanc, ou Olivia Harkay, toujours posée, présente, saisissable.

### **Drame latent**

Dès la première scène, les répliques fusent. Ton bon enfant d'abord. On fait connaissance, on échange quelques banalités. L'amitié naît d'emblée entre Lilly et William. Les autres protagonistes déboulent peu à peu. Du "cours d'histoire étonnamment théâtral" à celui de français, "un cauchemar sociologique", les différences s'affichent, les petites humiliations s'installent, puis grandissent, dérangeant, révoltent.



Entre projections vidéo, (incontournables) fumigènes, intermèdes musicaux et texte incisif, réflexions sur la matière tellement plus présente que l'antimatière, le drame est latent, perceptible. Mais d'où arrivera-t-il ? Telle est la question qui tient le spectateur en haleine, plus de deux heures durant, sans jamais voir le temps passer. Tout est là.

### 3 questions à OLIVIER COYETTE

Bertels Laurence

***Nouveau directeur du Poche, Olivier Coyette s'inscrit dans la continuité.***

**Comment vous inscrivez-vous dans la lignée des directeurs du Théâtre de Poche ?  
Quelle ligne sera la vôtre ?**

Dans la continuité d'une certaine réflexion sur le monde, dans la volonté de programmer un théâtre qui confronte avec ses difficultés et ses doutes, un théâtre qui a des préoccupations politiques et sociétales et qui devrait provoquer un débat à la sortie du spectacle. C'est l'héritage de mes prédécesseurs. Il y a plusieurs manières de suivre ces objectifs.

Je continuerai à programmer des auteurs contemporains mais, contrairement à mon prédécesseur, Roland Mahauden, qui donnait priorité aux auteurs anglais car ils ont une manière plus directe de dire le monde, je suis moins ennemi des Français. Et si la première pièce est écrite par un Anglais, c'est parce que cette saison-ci a été programmée conjointement.

**Cette première pièce, précisément, s'adresse principalement aux adolescents. Est-ce un message, un signe que votre programmation les concernera souvent ?**

Il y aura en effet dans chaque saison un spectacle ciblé adolescents, et j'espère qu'en allant voir un spectacle qui les concerne directement, ils auront envie d'aller en voir d'autres. On restera tourné vers les 15-25 ans avec un développement vers les 25-40 ans, sans exclure personne, car c'est le ventre mou du théâtre. Au-delà de 40 ans, il y a une culture du théâtre. J'aimerais parler aux gens de ma génération.

**"Punk Rock" ne parle pas de musique. Alors pourquoi ce titre ?**

Il s'agit plutôt d'une variation violente d'un genre. En Angleterre, cela a une autre connotation, celle de la détérioration d'un genre au niveau de la violence. Il est question de matière, d'antimatière, d'électrons, de positrons, d'une vie fauchée dans un geste très violent, de collisions de solitudes.



11 janvier 2014 par Cécile Berthaud

## Lampe de Poche

Olivier Coyette est depuis un an l'éclaireur du Théâtre de Poche. Esprit brillant, Olivier Coyette est depuis un an l'éclaireur du Théâtre de Poche. Budget serré et gros appétit écartèlent celui qui veut de la qualité et de la quantité.



Le Théâtre de Poche, c'est une aventure. Intellectuelle, et revendiquée comme telle, mais aussi physique. Car il est niché à l'orée du Bois de la Cambre à Bruxelles. Et pour un citadin, fouler les chemins de terre, éviter les flaques boueuses, les moignons de branches mortes, les racines sortant leur tubérosité de terre, c'est déjà toute une aventure. Un mini rite initiatique, en fait. Car choisir d'aller au Poche, ce n'est pas choisir la facilité, ni le confort (intellectuel et physique, là encore). Le Poche a une étiquette bien collée, et assumée, de théâtre engagé. Quoique son nouveau directeur depuis un an, Olivier Coyette, préfère parler de théâtre politique et social. Après Roger Domani (le fondateur) et Roland Mahauden, il est le troisième directeur de cette petite maison en 60 ans. Dans un esprit de succession plutôt que de rénovation. *"Il n'y a pas de raison de changer une identité aussi forte, il s'agit plutôt d'en être le digne héritier"*, estime-t-il.

**Actuellement, vous mettez en scène "Punk Rock" et au printemps vous aller jouer dans "Le voyage d'Alice en Suisse" au Poche tous les deux car, dites-vous, "il est important qu'un directeur soit présent dans sa maison". Pourquoi donc?**

Car il est fondamental que je garde le contact avec la pratique théâtrale, sinon je vais me faire dévorer par la gestion, la programmation, l'organisation, et cetera. Là, c'est la première fois depuis un an que je retourne sur le plateau! Or il est important de continuer à exercer son métier d'artiste car l'artiste a un rapport au monde qu'il a développé singulièrement et il a des compétences que n'a pas un simple gestionnaire. Le fait de fréquenter le plateau me permet de connaître les acteurs de manière plus intime, plus connectée.

**"Punk Rock" est l'un des deux maillons d'un diptyque avec ensuite "Pornography" programmé la saison prochaine. Quelle est la charnière entre ces deux pièces?**

Ce sont deux pièces d'un même auteur, Simon Stephens, l'une pour les adolescents, l'autre pour les adultes et qui montrent les deux versants de son écriture. "Punk Rock" questionne la violence chez les jeunes: les rapports de force et la violence ultime.

**Depuis un an que vous êtes directeur du Poche, vous conservez la ligne de ce théâtre, c'est-à-dire celle de répondre à "la nécessité politique et sociale du théâtre". Pourquoi est-ce une nécessité?**

Parce que le théâtre n'est pas qu'un divertissement bourgeois, pas qu'un produit de consommation, pas qu'une bonne soirée qu'on passe. Il est l'occasion de réfléchir au monde dans lequel on vit. Une réflexion doublée du plaisir du spectacle: ce n'est pas une conférence ou un cours universitaire.

Il est très important aussi d'avoir une programmation contemporaine pour parler aux gens d'aujourd'hui. Quand on programme "Punk Rock", on s'adresse à une jeunesse à laquelle le théâtre en général ne s'adresse pas souvent.

"Jusqu'à-là, le théâtre était le lieu du fictionnel. Pour les jeunes aujourd'hui, qui manipulent tablettes et GSM, le théâtre est le lieu du réel car il y a des personnes physiques."

**À moyen terme, quelles évolutions aimeriez-vous introduire au Théâtre de Poche?**

J'ai la préoccupation de la francophonie. ça peut être Haïti, le Québec ou encore la France. Dans mon parcours, j'ai toujours travaillé dans la francophonie et j'aimerais que la Poche aille là-dedans.

Deuxième chose, j'aimerais que la qualité des spectacles soit au rendez-vous. Quand on veut tel acteur, tel metteur en scène, il faut le réserver bien à l'avance. Or le Poche a souvent fait sa programmation tardivement.

Trois, je veux accorder de la place à de jeunes metteurs en scène. On va pouvoir en voir beaucoup au Furious Festival: un mois, 17 metteurs en scène, tous les spectacles gratuits. L'occasion est donnée à de jeunes artistes de présenter leur travail.

Le Poche va continuer à s'adresser à la jeunesse, mais aussi au sens large. Le ventre mou du théâtre, ce sont les 25-40 ans. Les moins de 25 ans y vont avec l'école, les plus de 40 ans ont une culture du théâtre. Entre les deux, c'est un public qui recherche plus le divertissement, alors qu'aller au théâtre est une démarche culturelle qui demande un effort.

**Rude tâche que d'attirer un public plus enclin au divertissement alors que vous dites ne pas vouloir offrir juste "une bonne soirée"...**

En effet, on donne des spectacles qui touchent les gens, qui les interpellent. Pas facilement consommables et digérables, mais au contraire qui les marquent. Mais je voudrais que le Poche montre aux gens que le théâtre peut être ouverture et plaisir de la pensée. Ce que nous donne le théâtre, c'est un instantané, dans un flux tendu de vie. Jusqu'à la génération des cinquantenaires, le théâtre était le lieu du fictionnel, où l'on racontait des histoires. Pour les jeunes aujourd'hui, qui manipulent tablettes et GSM, le théâtre est le lieu du réel car il y a des personnes physiques. Le théâtre qui était fictionnel et devenu réel et s'oppose au virtuel. Mais le virtuel n'a pas tué le théâtre: sa nature a changé, il est passé de fictionnel à réel. C'est la présence réelle des acteurs que les jeunes viennent voir. C'est ce temps unique





partagé, où une communauté se crée entre public et acteurs, qui fait la valeur du théâtre. Ici, on est dans la consommation collective contrairement à la consommation individuelle des écrans.

Parfois, je m'étonne que les gens viennent encore au théâtre. Mais ils viennent pour une pause, dans le réel, dans le contact et ça, ils en ont besoin. On a besoin de revenir à cet art ancien où certains racontent une histoire et où les autres écoutent, dans un collectif. On a besoin de ça dans un monde où chacun est dans sa bulle, via son téléphone, sa tablette, sa télévision, et cetera.

## Olivier Coyette, en deux mots

Bien que ça fasse un an qu'il ait les clefs de la maison, ce n'est qu'aujourd'hui que sa programmation propre démarre. Avant, c'était encore celle de son prédécesseur, Roland Mahauden. Une transition en douceur qui a probablement fait ronger son frein à ce caractère bouillonnant. Olivier Coyette est trois fois diplômé: en études théâtrales à la Sorbonne, en romanes et en anthropologie à l'UCL. Le tout ponctué d'un Premier Prix de déclamation du Conservatoire de Bruxelles. À l'orée de ses 40 ans, ce Bruxellois a déjà un parcours riche: auteur, comédien, metteur en scène, prof, le tout déployé bien au-delà du territoire belge. Il lui a fallu l'espace de la francophonie pour assouvir sa soif de travail.

Publié chez Lansmann, il a écrit "Forfanteries", "M L'Intrépide", "Les contes héroïco-urbains", entre autres. Récemment, il a mis en scène "Product" de Mark Ravenhill (2011), "Invasion" de Jonas Harren Khemiri (2012) au Théâtre de Poche, "Désordre public" au Théâtre Le Public (2011), etc.

Ses pièces sont aussi jouées en France et il enseigne au Cours Florent Paris. Habitant d'Ixelles, il aime fréquenter les Brasseries Georges (à deux pas du Poche) et L'Abruzzo à Saint-Gilles.

### **Quittons quelques instants le monde des contraintes: qui ou quoi rêveriez-vous de voir au Poche?**

Moi, je rêverais de grosses distributions. Que les spectacles avec une grosse distribution ne soient pas un problème. Mais on est pris par les contraintes budgétaires.

Et j'aimerais pouvoir travailler avec des jeunes qui ne seraient pas ralentis par l'administration pour monter leur projet. En général, trois ans se passent entre le montage du dossier et la première mise en scène. Après quatre ans de formation, c'est exagéré.

De manière générale, j'aimerais bien que tout aille plus vite, que ça se succède, s'enchaîne. Comme pour le Furious Festival qui offrira beaucoup, trop diront certains. Mais la quantité est importante pour moi, et ce sera varié, issu de la jeunesse.

Le feu, l'urgence de la création n'est pas évident à maintenir. Le temps de la création n'est pas celui des institutions. Quand un metteur en scène a envie de créer tel spectacle parce que c'est ce qui résonne en lui, là, maintenant, quand il le présente à un directeur de théâtre, on lui répond qu'il ne pourra pas être programmé avant deux ans.

C'est pour ça qu'on a un projet de petite salle, ça permettrait de faire des formes expérimentales. Ici, la maison est ouverte aux artistes: le hall, le plateau, le bar accueillent répétitions, lectures et autres travaux même si c'est du travail et des contraintes pour



l'équipe permanente. Mais c'est ça, aussi, le théâtre, faire que les artistes se sentent chez eux dans des lieux qui sont publics.

### **Revenons les pieds sur terre, le Théâtre de Poche a une ardoise sur les bras...**

Les compteurs repassent dans le vert, mais on a un déficit cumulé sur dix ans de 130.000 euros que nous apurons sur quatre ans. Donc là, on fait attention à tout. Toutefois, le plan d'apurement initié en janvier 2013 a été levé en juin car on est retombé dans le vert grâce à la tournée de "Chatroom" qui a généré des bénéfices. Mais quand il y a des bénéfices, le déficit annuel toléré passe de 10% à 5%. Donc pour repasser dans la catégorie en dessous, on a moins tourné. Et donc, on a donné moins de travail, c'est idiot.

"Pour bien faire son métier de directeur, il faut avoir mis derrière soi une partie de ses ambitions, il faut être au clair avec ses objectifs."

### **Vous êtes metteur en scène, comédien, auteur, pédagogue, directeur. N'avez-vous pas la sensation de vous éparpiller?**

J'ai fait plein de choses car ça me permettait de renourrir une pratique par une autre. Et, au fond, ce ne sont que les différentes facettes d'une même activité qui est le théâtre. J'avais un gros, gros appétit qui, maintenant, est calmé car j'ai travaillé non-stop pendant dix ans, à un rythme effréné: jusqu'à cinq spectacles par an, dans différents pays. Après dix ans, je peux déposer mes bagages. Et l'année dernière, en revenant d'Afrique, une pneumonie m'a cloué à l'hôpital pendant deux mois. Une expérience qui vous donne l'occasion de réfléchir. J'aime le théâtre et j'aime voyager. Être directeur me permet de faire ça. Et de quitter l'incertitude permanente dont j'étais fatigué.

Je suis à une charnière. Pour bien faire son métier de directeur, il faut avoir mis derrière soi une partie de ses ambitions, il faut être au clair avec ses objectifs. J'ai fait beaucoup de choses, les gens savent que j'ai écrit, joué. J'existe. Rassuré sur ce point-là, je peux plus facilement accorder mon attention aux autres. Et être directeur de théâtre, c'est passer beaucoup de temps à regarder le travail des autres.





# La violence couve sous les rapports humains



**«Punk Rock» de Simon Stephen plonge dans la lutte sourde qui règne au sein d'un groupe d'adolescents qui s'affirment et s'affrontent dans un lycée anglais.**

**DIDIER BÉCLARD**

Lundi 6 octobre, 8h31, Lilly vient d'arriver dans sa nouvelle école, un lycée de Stockport (Manchester). Premier contact avec William, look de premier de classe, arrimé à son smartphone, connaît les lieux comme sa poche, sympa quoique un peu mythomane. Il tente sa chance avec Lilly qui lui préférera l'armoire à glace Nicholas. Il y a aussi Bennett, crâneur en mouvement perpétuel, son ambitieuse copine Cissy, Tanja, une douce ronde éprise de son professeur, et Chadwick, la tête de turc fêlée d'astrophysique.

Lilly trouve vite sa place dans ce microcosme adolescent où règne une ambiance délétère plombée par la violence exacerbée de Bennett. S'il s'en prend principalement à Chadwick, il tient manifestement tout le groupe, apeuré et craintif, sous sa coupe. Personne ne réagit à sa tyrannie autoritaire jusqu'à ce qu'il franchisse la ligne rouge,

blessant William qui a déjà une bonne raison d'en vouloir à chacun des membres du groupe. Et la tragédie éclate.

L'auteur de «Punk Rock» – premier volet d'un diptyque constitué avec «Pornography» qui sera présenté la saison prochaine –, Simon Stephen, plonge dans ce milieu clos, oppressant, où la violence peut exploser à chaque instant. La cohabitation, puis l'affrontement, de ces personnages au caractère très trempé – parfaitement dominé par chacun des comédiens – installe une tension insidieuse, constante, qui va crescendo jusqu'au climax fatal. *«Le théâtre est le lieu du réel car il y a des personnes physiques»*, disait le metteur en scène Olivier Coyette dans une interview (lire «L'Echo» du 11 janvier dernier). La phrase prend tout son sens pour le spectateur qui, sans la distance qu'induit l'écran de cinéma ou de télévision, est secoué par le déchaînement de la violence. Très efficace, même si un rien trop long.

«Punk Rock» de Simon Stephen mis en scène par Olivier Coyette au Théâtre de Poche à Bruxelles jusqu'au 8 février. Réservations: 02/649.17.27 ou [www.poch.be](http://www.poch.be).

## THÉÂTRE

### *Violence sournoise*

Ph. Yves Kerstius



Pour inaugurer sa programmation en tant que nouveau directeur du Théâtre de Poche, Olivier Coyette a choisi de mettre en scène une pièce qui retourne aux fondamentaux de ce théâtre en perpétuelle crise d'adolescence et en révolte, comme l'ont voulu ses créateurs. Dans «Punk Rock» de Simon Stephens, Lilly (Olivia Harkay) débarque dans un nouveau collège de province anglaise. Elle s'intégrera vite dans une bande marquée par les personnalités de William (formidable Jérémie Pétrus), baratineur ambitieux, Bennett (Grigory Collomb), grande gueule harceleuse, Chadwick (Arthur Oudar), timide et rêveur ou encore Tanya (Fanny Donckels), la bonne copine intello et bien d'autres. La pièce soulève d'intéressantes questions sur le harcèlement à l'école, sur la découverte des sentiments amoureux en optant pour une mise en scène dynamique et des actes entrecoupés d'instant musicaux en parfaite osmose avec l'état d'esprit des jeunes personnages. Les rapports de force sous-tendent une violence qui explose là où on ne l'attend pas. Aucune morale mais la parfaite amorce d'une réflexion sur les inquiétudes de la jeunesse. *Jusqu'au 8 février à Bruxelles.* (nn)

[www.poche.be](http://www.poche.be)



# PUNK ROCK

☆☆ Comment expliquer que certains ados expriment leur révolte en flinguant massivement leurs camarades d'école? Si la violence des jeunes a toujours interpellé les artistes, la tuerie de Columbine, qui a inspiré le dramaturge britannique Simon Stephens, a ravivé la question. Les 7 ados de son *Punk Rock* ne sont pas issus de milieux défavorisés, ce sont des étudiants comme les autres et pourtant l'un d'entre eux va péter un câble. Stephens n'apporte aucune réponse. Ou alors trop. Une liste longue comme le bras: l'éducation, la violence à la télé, la pornographie sur le Net, le monde qui va mal. La mise en scène d'Olivier Coyette rajoute la responsabilité des jeux vidéo. Mais tout cela ne peut expliquer que la forme du massacre. Pas pourquoi un ado va passer à l'acte plutôt qu'un autre. Reste que cette pièce est portée par de jeunes comédiens épatants et pleins de promesses, dont Jérémie Petrus déjà vu dans *Happy Slapping* et Arthur Oudar. - E.R.

➔ JUSQU'AU 8/2. Théâtre de Poche, chemin du Gymnase 1A, 1000 Bruxelles. 02/649.17.27. [www.poche.be](http://www.poche.be)



PUNK ROCK | PAR QUI NAÎT LA VIOLENCE ?

DANS L'ARÈNE DE LA JEUNESSE

**FRI** PUNK ROCK, de Simon Stephens, mis en scène au Poche par OLIVIER COYETTE, observe les pulsions et l'éruption de la violence au sein d'un groupe d'adolescents mis sous pression par une société qui érige la compétition en hygiène de vie. GILLES BECHET



© Jean-Pat

« Je suis pour un théâtre miroir qui permette aux jeunes de questionner leurs comportements »

**D**ans la petite ville de Stockport où il a grandi, le jeune Simon Stephens était fasciné par l'école privée, la *Grammar school* comme on dit la-bas, qui se situait à deux pas de l'école publique où il faisait ses études. Il fantasmait sur la vie des garçons et des filles derrière les murs en brique rouge de l'immeuble victorien. Bien des années plus tard, devenu père et ébranlé par le massacre de Columbine, l'auteur de théâtre reconnu qu'il était devenu a puisé dans ses souvenirs et dans son effroi pour écrire *Punk Rock*, une pièce qui questionne la violence et la nature éminemment séduisante de la transgression. Quant au titre de la pièce, il fait référence à l'esprit de défiance, de rébellion et à l'appétit de changement qui enflétraient les enfants du *no future*. Toujours à l'affût de textes forts qui mettent à nu les crises de société, le Poche et Olivier Coyette montent cette pièce emblématique de l'auteur de *Pornography* et de *Motortown*.

**Au Poche, vous aimez montrer des textes choc qui radiographient la société d'aujourd'hui. Qu'est-ce qui fait la spécificité de *Punk Rock* ?**

**OLIVIER COYETTE:** La grande précision de sa construction. On sait que ça parle de l'irruption de la violence chez les jeunes. Toute la question qui alimente la tension jusqu'à la fin est de savoir d'où et par qui naîtra cette explosion de violence. On voudrait bien comprendre, sauf qu'on ne comprend pas. On ne sait pas qui va appuyer sur la gâchette. Ça pourrait être n'importe quel personnage. Entre eux, les jeunes se comportent comme des animaux aux instincts grégaires, chaque individu cherche à imposer son territoire. Ça se renifle, ça ruse, il y a des rapports de domination et de soumission qui passent des uns aux autres.

**Pendant presque toute la pièce, les jeunes sont entre eux, sans adultes.**

**COYETTE:** Dans le monde adulte, il y a des règles d'autorité qui induisent les comportements. Elles volent en éclats dès que les jeunes se retrouvent entre eux. Ils peuvent alors se montrer très durs en cherchant à imposer leur territoire, des sentiments de rivalité et de domination s'affirment dans des rapports qui balancent entre la rivalité et l'incapacité de communiquer.

**Vous avez voulu gommer les éléments les plus *British* ?**

**COYETTE:** L'action est située dans une école privée qui accueille la crème de la société. J'ai préféré ne pas reprendre les uniformes en usage dans ce type d'établissement. En Angleterre, les différences de classe sont très marquées. Elles sont moins pertinentes chez nous. De toute façon, cette violence qui domine les rapports entre les jeunes se retrouve dans tous les milieux sociaux. C'est aussi une manière de permettre au public de s'identifier plus facilement aux personnages.

**Cette identification est importante ?**

**COYETTE:** Je suis pour un théâtre miroir qui permette aux jeunes de questionner leurs comportements. Proches des personnages par l'âge et le contexte, ils sont libres d'approuver ou de rejeter leurs actions. Il y a des situations dans la pièce où les ados ne se reconnaîtront pas, mais cela permettra d'amorcer le débat. Très investis dans leurs rôles, les comédiens sont presque aussi jeunes que leurs personnages, ce qui promet des discussions intéressantes avec le public. 4

**NL |** De Engelse auteur Simon Stephens richt in *Punk rock* zijn blik op de verspreiding en de uitbarsting van geweld bij een groep op het eerste gezicht doodnormale tieners. Ze zijn erg hard voor elkaar en worden verscheurd tussen de drang om te domineren en de moeilijkheid om te communiceren.

**EN |** In *Punk Rock*, the English writer Simon Stephens looks at the irruption and spread of violence within a group of adolescents who, at first sight only, are like any other adolescents. Within the group, they are extremely hard on each other, torn between the desire to dominate and the difficulty of communicating.



**PUNK ROCK** • 14/1 > 8/2, 20.30, €8/11/13/16, THÉÂTRE DE POCHE, Gymnasiumweg 1A chemin du Gymnase, Ter Kamerenbos/bois de la Cambre, Brussel/Bruxelles, 02-649.17.27, www.poche.be





## Péril jeune ou Jeunes en péril ?

Par Suzane VANINA

Harcèlement, intimidation et violence dans les écoles, thèmes qui deviennent "tendance"... Avec toutes les variantes de réflexion sur la place des jeunes dans notre société actuelle, leur manque de repères et leurs valeurs qui deviennent la performance, la compétitivité, la réussite matérielle.

Pour les amateurs d'étiquettes, il y en aurait sans doute une à coller sur "un genre" qui a fait son apparition il y a quelques années : la "pièce d'ados", souvent jouée par de tout jeunes acteurs, pour dénoncer leurs problèmes, le "*malaise ("le mal-être") jeune*". Depuis "*Motortown*", "*Kids*", "*Chatroom*", "*Mort si j'veux*" en ce même théâtre de Poche, ou encore "*Games over*", "*20 Novembre*", "*Kiffeurs de rien*", "*Happy Slapping*"... voici "*Punk Rock*" - où il ne sera pas question de punk, encore moins de rock -. (on peut aussi penser plus particulièrement au film "*Elephant*" de Gus Van Sant).

Comme dans "*Happy Slapping*" de Thierry Janssen, le personnage principal est l'école et le "personnel éducatif", absents au propre comme au figuré... La violence y règne; ici plus larvée, plus traditionnelle, comme il sied à un collège privé "so british". Bien que le choix ait été fait de ne pas opter pour l'uniforme (qui fait partie des règles strictes) mais pour des tenues branchées, de constantes allusions ramènent à ce contexte anglais particulier. Le metteur en scène, Olivier Coyette, a voulu élargir le propos à n'importe quel milieu scolaire tant il est vrai que cette violence peut s'exprimer partout d'une manière ou d'une autre.

La majeure partie de l'action va se passer dans la bibliothèque de l'école, avec de grandes tables et des chaises pour tout mobilier. La progression dans le temps nécessaire à la compréhension du récit se fera au moyen de didascalies projetées sur le décor, très sobre, d'Olivier Wiame. C'est un des rares endroits peu fréquentés où l'on peut s'isoler de temps à autre.

Les caractères des personnages sont assez classiques également (et curieusement d'ailleurs, on les retrouve assez régulièrement dans la formation de groupes) : il y a le petit chef, Bennett/Grigory Collomb, qui s'exerce au sadisme, Chadwick/ Arthur Oudar, sa victime préférée, Nicholas/Timothy Fildes, le sportif qui en impose, les camarades passifs, assez lâches: Cissy/Flavia Papadaniel, Tanya/Fanny Donckels. Classique encore est la domination des jeunes mâles et leurs rivalités.

Et puis il y a la très belle-nouvelle-arrivée, Lilly/ Olivia Harkay, élément déclencheur de nouveaux comportements du groupe. William/Jérémie Petrus, en tombe amoureux (sans réciproque) mais il est mal dans sa peau, "*il affabule grave*", tout en étant le seul qui réfléchit, qui veut réagir... il le fera de la manière la plus mauvaise qui soit. Faute de Lilly, ce sera au Docteur Harvey/Violette Pallaro, qu'il ira, devra, se confier plus tard.

### **Interpeller les jeunes mais aussi et surtout les adultes...**

Egalement auteur, entre autres, de "*Motortown*" en 2006, de "*Punk Rock*" en 2009, Simon Stephens est, depuis 1998 et à 42 ans, l'un des auteurs les plus en vue de la jeune génération de la scène britannique.

Les images video de "*Happy Slapping*" avaient le cachet du vrai et du proche (et pour cause puisque la plupart filmées par des ados de 16 à 19 ans dans une école de Bruxelles), celles-ci, très grandes mais trop connues ne provoquent pas autant l'effet de choc escompté et seraient même plutôt redondantes.

L'impact sur le public vient du dynamisme et de l'efficacité insufflés par le metteur en scène à tous ces jeunes acteurs remplis de conviction et d'énergie, sur base d'une construction théâtrale faite de séquences en ordre chronologique. Tout cela mènera en crescendo à une fin dramatique à l'effet réussi. Nul n'en sortira indemne.







# No future

Lilly débarque dans un collège britannique. Rapidement interpellée par William, elle ne se doute pas des profondeurs des méandres de son âme. Elle lui préfère Nicholas alias Musclor. Autour d'eux gravitent Tanja, Bennett, Cissy ou le pauvre Chadwick, perdu dans les étoiles. Ils terminent l'adolescence mais ne sont pas encore adultes et sont confrontés aux lacunes sociétales sans avoir le recul pour y faire face. Les adultes sont absents. Simon Stephens, auteur britannique contemporain, propose un texte très accessible pour conscientiser enfants et parents des dangers qui les guettent, un spectacle à la fois divertissant et interpellant.

Quelques tables et quelques chaises symbolisent une salle d'étude lambda. Un décor dépouillé dans lequel Lilly (Olivia Harkay) découvre son nouvel univers scolaire en compagnie de William (Jérémie Petrus). D'autres étudiants les rejoignent, avec leur caractère, leurs passions et leurs aspirations ; ils semblent s'entendre même s'ils ne se font pas de cadeau. Peu à peu, on découvre les défauts des uns, lâcheté, jalousie, méchanceté s'entremêlent et vont crescendo et les qualités des autres lorsqu'ils s'opposent, timidement, à l'agressivité des premiers. Même les élucubrations n'agitent pas les consciences : quand William prétend « observer les étudiants musulmans pour le gouvernement », Lilly l'accepte sans trop s'émouvoir. Réciproquement, les scarifications de Lilly n'altèrent pas vraiment les pensées de William. Ici l'adulte n'existe pas. Parfois certains font allusion à leurs parents mais ces derniers n'occupent pas la scène, nous sommes dans un monde d'apprentis adultes qui se cherchent, un monde sans pitié. Ici, c'est chacun pour soi. Tant pis pour les problèmes de Lilly, l'isolement de Chadwick ou la déception amoureuse de William. Et même dans la dernière partie, lorsqu'enfin les adultes interviennent, ils déçoivent.

Un spectacle parfois gai comme « un pinson qui atteint l'orgasme » mais qui se transforme inexorablement en drame sanglant. Le monde des ados, bientôt adultes, avec ses jeux vidéos violents en toile de fond, dysfonctionne-il ? Le théâtre s'attarde de plus en plus sur les débâcles d'une jeunesse hésitante avec des pièces comme le très noir « Happy Slapping » de Thierry Janssens ou « le chagrin des ogres » de Fabrice Murgia qui relate la sombre histoire de Bastian Bosse.

Dans cette école anglaise, semblable à toute autre école, une histoire banale bascule dans le drame. Le texte fort de Simon Stephen résonne comme un avertissement : notre jeunesse est fragile, prête à déraiser. Ici, on a atteint l'étiage : pour désormais l'éviter ? Du théâtre qui suscite le questionnement. A voir.

Catherine Sokolowski



## **Etre normal... tout simplement**

Après la survivance et le stress post-traumatique dans Motortown, Simon Stephens aborde la violence de l'adolescence.

Violence est un mot à tiroirs, aux multiples connotations : l'agression verbale ou physique, la maltraitance, l'intensité des sentiments, la force d'un phénomène naturel.

Adolescence provoque tout autant d'impressions, de perceptions : révolte, puberté, changements, maturité, grandir, passage, transition, premières amours ou premières déceptions.

L'association de ces deux mots, la violence de l'adolescence, nous emmène dans un collège anglais.

Nous y rencontrons 7 jeunes, tous différents, tous emblématiques d'un état, d'un mal-être, d'une souffrance.

Tous cherchent une forme d'intégration, d'appartenance, de reconnaissance... une place, un but, un rôle.

Le souffre-douleur et ses ripostes verbales (Arthur Oudar), la première de classe (Flavia Papadaniel) maltraitée par son petit ami et sévèrement drillée par sa famille, la petite souris grise (Fanny Donckels), le dur au cœur tendre (Timothy Fildes), la petite terreur (Grigory Collomb) excité et tyrannique, la petite nouvelle en recherche de copains (Olivia Harkay), le BCBG affabulateur et incapable de tisser des liens d'amitié (Jérémie Petrus) sont autant de personnages volontairement typés, mais représentatifs d'une faune scolaire classique, tout comme, de manière plus générale, des comportements en société.

Le plateau, nu ou presque, ne contient que quelques tables et chaises.

Classe, cafétéria, salle de repos, notre imagination fera le reste pour suivre ces bouillants jeunes gens.

La mise en scène d'Olivier Coyette, dynamique en diable, leur permet de laisser jaillir explosions et déchaînements.

Jusqu'où peuvent-ils aller ? Ont-ils des limites ? Savent-ils se maîtriser ?

Comment résistent-ils au stress, aux performances exigées et sans cesse plus nombreuses ?

A l'heure où les médias nous abreuvent de drames, de tueries, de fureurs et autres rébellions, sanglantes ou non, *Punk Rock* interpelle les aînés, les parents, les décideurs politiques.

Sommes-nous prêts à faire face, à aider, à soutenir, à offrir des buts et un avenir à la jeunesse, à notre jeunesse.

Une question cruciale, intelligemment posée, à travers un spectacle décoiffant, mené par un époustouflant Jérémie Petrus et ses camarades.

## **Punk Rock, examens de conscience**

**Harcèlement, moquerie, peur d'échouer, passions, besoin d'évasion, violence extrême... Simon Stephens, dramaturge brillant, ausculte dans un huis-clos les envies, les angoisses et les psychoses d'un groupe d'ados se côtoyant, à l'abri des adultes, dans une « unité de documentation » d'une école privée anglaise. Punk Rock secoue les méninges et les tripes, trempant sa réflexion sur le devenir des jeunes (et les peurs de leurs parents) autant dans le massacre de Columbine que l'enfance de Simon Stephens et d'autres œuvres de la culture populaire.**

C'était le 20 avril 1999. Cela semble si loin, sur la ligne du temps médiatique, et si proche à la fois. Eric Harris, 18 ans et Dylan Klebold, 17 ans, sont arrivés à 11h10 sur le campus de l'école secondaire de Columbine, dans un bled qui ne rappelait encore rien à personne. Chacun avait sa propre voiture. Eric Harris a vu Brooks Brown, un autre étudiant. Brooks avait déjà reçu des menaces de mort de la part d'Eric, deux ans avant. Eric les avait publiées sur son site, après qu'ils se soient brouillés. La mère de Brooks avait porté plainte, à l'époque. Un policier avait interrogé Eric, qui avait dit qu'il détenait des explosifs chez lui. Et puis qu'il avait aussi une liste avec des personnes à tuer dans son lycée. Le policier demanda un mandat de perquisition.

Le mandat n'arriva jamais dans les mains d'un juge. Eric Harris et son pote Dylan Klebold, allaient aussi être arrêtés, après avoir volé des outils dans un van. Nous sommes coupables, disent-ils, et le juge leur colle une aide psychiatriques, avec médocs en vrac à l'appui. Et, donc, ce 20 avril 1999, Eric voit Brooks Brown arriver vers lui. Il lui dit : « *Brooks, maintenant, je t'aime bien. Pars d'ici. Rentre chez toi.* »

L'horreur allait pouvoir commencer, avec, aux manettes, deux adolescents en surconsommation du jeu Doom, des plans morbides plein la tête. En cette fin de matinée qui se muerait bientôt en onde traumatique sur l'ensemble des USA, Eric et Dylan vont tuer un prof, douze étudiants et en blesser vingt-quatre autres. Leur journal personnel voyait plus loin, avant qu'ils ne se tirent une balle dans la tête à Columbine. Ils imaginaient détourner un avion et le crasher sur une tour de New York. Leur compteur mental détraqué aurait préféré 500 victimes, pas treize.

La tuerie de Columbine n'est pas unique dans l'histoire des États-Unis. Il y en a eu avant, et il y en a eu après – dont une, atroce, en Allemagne (2009), par un étudiant de 18 ans, au collège Albertville-Realschule. Ancien de l'endroit, Tim Kretschmer fera quinze morts. Columbine marque un moment pivot, par sa gravité, par la méticulosité de sa préparation, par les débats innombrables qu'elle a soulevés sur les causes du massacre, de l'influence des jeux vidéo aux médicaments administrés aux deux adolescents en passant par leur isolement social, la psychopathie présumée d'Eric voire la prétendue influence d'un Marilyn Manson qu'ils n'écoutaient même pas.



La tuerie va donner lieu à deux films. Il y aura d'abord un documentaire de Michael Moore, *Bowling for Columbine*, où le réalisateur à casquette dénonce, sans langue de bois, la facilité de se dégoter une arme à feu en Amérique. Et puis, un film, torturé, éthéré de Gus Van Sant, *Elephant*, qui raconte, sans référence à Columbine, une journée dans un collège, où, dans l'air, se prépare une tuerie par des élèves têtes de turc.

Au moment de Columbine, Simon Stephens a 28 ans. Sa seconde pièce de théâtre vient d'être donnée à Londres. Il verra *Elephant*. Ça laissera une trace. La tuerie, elle, il la voit comme « *une cicatrice sur le début du 21ème siècle* », mais aussi un « *schisme dans la moralité, une sorte de transgression et d'horreur* ». Un évènement qui aurait pu se passer chez lui, en Angleterre, imagine-t-il. Columbine est donc l'une des raisons qui l'a poussé à écrire **Punk Rock**, dont le titre, évasif, pourrait presque vous emmener sur une fausse piste. Il ne s'agit pas de musique, ici, ni encore moins de la fin des années 70 au Royaume-Uni.

Si **Punk Rock** s'appelle ainsi, explique Stephens, qui reconnaît les influences du film *If...* de Lindsay Anderson et de la pièce *History Boys*, c'est parce que le punk était « *un esprit de défiance et d'aspiration à quelque chose de plus* ». Aspirer à quelque chose, c'est ce que tous les personnages de **Punk Rock** font, à leur manière.

Tout démarre avec l'arrivée de Lily Cahill dans une école secondaire privée, à Stockport. Stockport, avec ses 130 000 et quelques âmes, est une ville située pas trop loin de Manchester. C'est là-bas que Simon Stephens a grandi. Stephens allait dans une école secondaire générale. De l'autre côté de la rue, il y avait une vieille école privée en brique rouge. Il fallait payer et passer un examen d'entrée pour y rentrer. Jusqu'à aujourd'hui, Stephens n'y a pas mis les pieds, développant, adolescent, un imaginaire quant à ce qui pouvait se passer dans ce lieu, où il y avait des filles et peut-être une autre vie que celle qu'il connaissait. Cet imaginaire cent fois resassé embaume **Punk Rock**.

Lily Cahill, donc, rencontre d'emblée William Carlisle, un adolescent qui pose plein de questions (sur son manteau en fausse fourrure, sur le transport qu'elle a utilisé pour venir), dans l'unité de documentation de l'école. Lily a déménagé depuis Cambridge, où son père travaillait à la fameuse université. Ses camarades d'écoles là-bas, ils étaient comment ?, demande William, insistant. « *Des gros porcs, horribles et grossiers. Ils étaient très riches et très cons* », dit Lily.

Un ballet va s'installer, durant toute la pièce, dans cette bibliothèque. Sans cesse présents il y a ces « examens blancs », des faux partiels qui approchent, sorte de tests pour préparer les « vrais » examens. L'unité de documentation accueille les états d'âme et les répliques qui fusent d'une brochettes de personnages. Il y a Bennett et son langage brutal qui tyrannisent Chadwick, archétype de la tête de turc fan de physique et de Paul Dirac, prophète de l'antimatière. En passant, Bennett s'en prend aussi à Tanya, pour son physique un peu trop en dehors des normes – et qui a le malheur d'être amoureuse d'un prof. Cissy rêve de se barrer, un jour, de Stockport. Elle panique à l'idée de ne pas avoir 18 partout. Un seize, dans son esprit, pourrait l'empêcher de fuir son carcan. Pour compléter cette bande, il y a aussi



Nicholas Chatman, amateur de boissons protéinées, mec musculeux, l'équivalent du joueur de foot américain dans les séries Made in California.

Au coeur de ce huis-clos, où la tension monte au fur et à mesure que les examens approchent, il y a une forme de triangle amoureux. William aimerait bien que Lilly accepte d'aller au restaurant avec lui, qu'ils s'embrassent, mais Lilly, elle, est déjà avec Nicholas Chatman, l'homme qui a une montagne de « *phéromones dans chaque épaule* ». Dans une spirale qui s'assombrit sans cesse, Bennett, pris par un doute autour de sa propre sexualité, va tenter, de plus en plus, de ridiculiser Chadwick. Celui-ci monte dans les tours mentaux, en invoquant l'antimatière, sa puissance, et en se demandant si finalement, il ne vaudrait pas mieux « *simplement en finir* », prophétisant, dans une tirade folle, mais brillante, une fin du monde qui n'épargnera ni lui, ni Bennett. Une manière de prétendre que le harcèlement qu'il subit ne l'inquiète pas, face au devenir du monde.

Dans les marges du récit, déboulant avec un mensonge sur la mort de ses parents (mais ne disant rien sur ce frère, mort pour de vrai, lui, et qui semble agir comme un fantôme), William plonge dans une errance psychotique. Il boit du Campari au raisin entre les cours, fume sans doute quelque chose, commence petit à petit à délirer— sur son quartier, sur les gens qui semblent dangereux, sur lui-même qui pourrait devenir dangereux. Personne ne le remarque, sauf Lily. Elle tente de le rassurer : 99 % des jeunes sont des gens bien. Ils vont se marier, vivre une vie « *raisonnable, bonne* ». Comme Eric Harris à Brooks Brown, William va lui donner un conseil, à cette Lily qui doit l'aimer. « *Demain, ne viens pas.* »

Dans **Punk Rock**, les adolescents se retrouvent confrontés, entre les quatre murs du centre de documentation, à tout ce qui peut les tarauder, des inquiétudes sexuelles à l'irrépressible besoin de paraître, de l'envie de partir hors des sentiers battus par les parents pour s'inventer un devenir, au besoin de réussir ses examens – parce que ça ferait tâche, ils ne sont pas des « *chavs* » tout de même, des gosses des classes populaires.

Livrés à eux-mêmes, ils sont le reflet exacerbé de l'angoisse qui saisit, souvent, les adolescents, mais aussi leurs parents, et les parents d'adolescents en devenir (Stephens dit souvent avoir écrit cette pièce et s'être penché sur les soubresauts des jeunes et du vaste monde parce qu'il était lui-même devenu père).

Les adultes, eux, ne sont pas là. Jamais. Ils n'arriveront que trop tard, laissant le champ des possibles aux adolescents. Il n'y aura qu'un psychiatre, une fois que William aura définitivement pétié un plomb, retournant son flingue contre les autres du centre de documentation, pour lui faire remplir un interminable questionnaire.

Face à lui, William émettra un vœu : mener à nouveau une vie normale. Retour en boomerang du réel sur la névrose : il est déjà trop tard. **Quentin Noirfalisse (saison 2014-2015)**



# LE SOIR

## Jérémie Pétrus, l'ange noir de « Punk Rock »

Catherine Makereel  
Mis en ligne mercredi 7 janvier 2015, 12h25

Ce mec-là, il déchire ! Voilà, en substance, ce que disent les milliers d'ados qui l'ont vu dans « Punk Rock », fougueux portrait d'une jeunesse entre innocence et pulsions morbides



Il a 26 ans mais en fait à peine 17. Pas étonnant qu'aux auditions de *Happy Slapping* puis de *Punk Rock*, deux pièces sur l'adolescence et ses sombres recoins, Jérémie Pétrus ait remporté la mise pour incarner cette jeunesse volatile, entre passions juvéniles et violence aveugle, bruit et fureur.

Avec son visage d'ange, on lui donnerait le bon Dieu sans confession, sauf que dans le vibrant *Punk Rock*, repris au Théâtre de Poche après avoir fait un tabac la saison passée, le comédien nous glace le sang avec cette rage intérieure, cette force irrésistible qui le fait jouer comme si sa vie en dépendait. « *Au conservatoire de Bruxelles, on me donnait plutôt les rôles de gentil petit frère, mais j'avais envie de rôles plus intenses, se souvient l'artiste. Je suis ravi qu'en sortant de l'école, on m'ait donné des rôles plus durs.* »

Dans *Punk Rock*, mis en scène par Olivier Coyette, il est cet être trouble, ado affabulateur, petit génie hyperkinétique qui va sombrer dans l'innommable, rôle qui lui a valu d'être élu meilleur espoir masculin aux derniers prix de la Critique. Il nous empoigne dans une apocalyptique bourrasque aux côtés de personnages qui, comme lui, « *se scratchent à la vie* ».





On y croise Lilly, mystérieuse et secrète, qui vient d'arriver dans le bahut et fait chavirer les cœurs. Nicholas, le gros dur au cœur tendre. Cissy, première de classe qui se laisse humilier par son petit copain, Bennett, champion du harcèlement. Et puis aussi, Chadwick, bouc émissaire passionné d'astrophysique ou encore la trop gentille Tania, boulotte et amoureuse de son prof. Tous sont de potentielles bombes à retardement, mais c'est le William de Jérémie Pétrus qui va être le détonateur.

## Des ados menés au drame

*« J'ai essayé de ne pas trop travailler le côté «psychologique» mais de surtout rester dans un rythme et un débit ultrarapides parce que j'avais l'impression que c'était écrit comme ça. Les Anglais sont très forts dans le rythme. Ils intellectualisent moins que dans le théâtre francophone. Après, bien sûr, je me suis penché sur le psychologique. Avec Olivier Coyette, on a regardé des tas de films sur les révoltes adolescentes. Je me souviens qu'on a vu au moins sept films en une journée. Ça allait de Truffaut et Les 400 coups à des choses plus modernes comme We need to talk about Kevin, This is England ou Elephant. »*

Cette dernière référence nous paraît la plus forte tant on y retrouve la même impression d'une normalité qui porte en elle les germes de l'abject. Tous sont des ados normaux qu'une simple petite griffe dans leur quotidien incertain, une petite goutte en trop dans la cocotte mise sous pression par les exigences de réussite d'une société ultracompetitive, va mener au drame. Nudité, effets stroboscopiques, bande-son oscillant entre les One Direction et l'indie rock, la pièce fait fureur auprès des jeunes. *« On a fait des animations dans les écoles. On sent que ça leur parle. Ils se reconnaissent. Avec la créatrice des costumes, Olivier Coyette a vraiment fait attention à ce que nos vêtements soient très réalistes, pour qu'ils puissent s'identifier. Pendant la pièce ou les débats, on les sent avec nous. Les scolaires marchent du tonnerre, mais c'est chouette aussi de les voir vibrer avec des salles d'adultes, le soir. »* Une fois n'est pas coutume, ados et adultes frémissent sur la même longueur d'onde.

**Catherine Makereel (7 janvier 2015).**





## Punk Rock au Théâtre de Poche

Rating: ★★★★★

De Simon Stephens, **mise en scène de** Olivier Coyette, **avec** Grigory Collomb, Fanny Donckels, Timothy Fildes, Olivia Harkay, Arthur Oudar/ Clément Goethals, Violette Pallaro, Flavia Papadaniel, Jérémie Petrus

Du **13 janvier au 7 février 2015** à 20h30 au **Théâtre de Poche**

Trop nombreux sont ces cas de dérive adolescente qui, poussée par le trop plein de maltraitance, mène au pire. On pensera notamment à la tuerie de Colombine reprise avec une véracité glaçante dans l'adaptation cinématographique *Elephant* de Gus Van Sant. Ce thème de la violence à l'école et ces exemples innombrables de gosses paumés qu'on martyrise aux yeux de tous sont exposés en profondeur dans la pièce *Punk Rock*. Son auteur, le britannique Simon Stephens, à travers un texte fort et drôle, appuie là où ça fait mal : au cœur même des plaies des boucs émissaires que les plus forts spolient et tabassent, ridiculisent et enlissent dans une normalité torturée. Ce texte, c'est la parole anonyme qui s'en empare et qui souhaite déguiser la vraie vie pour en faire une échappatoire jusqu'à commettre l'irréversible. William s'invente une histoire familiale pour séduire Lilly, la nouvelle, alors que Bennett, la brute qui ne tient pas en place joue au dominateur avec Chadwick, le petit génie passionné d'astrophysique pour épater sa petite amie Cissy, que Tanja rêve d'épouser son prof d'Anglais et que Nicholas sculpte son corps à coups de muscu. Tous sont à l'école ensemble et connaissent le même quotidien : les amourettes qu'on fantasme, la gêne et l'enjeu liés au fait d'exister parmi les autres, la question du faire-valoir et de ce qu'il faut accepter pour survivre au sein du groupe.

La mise en scène est, dans cette pièce, minimaliste et intéressante, reprenant les codes de la simplicité équivoque. Des interludes musicaux apportent des touches visuelles et animées très rafraîchissantes, le tout teinté de punk rock, bien sûr, comme un symbole musical de la révolte juvénile. Toutefois, certaines longueurs gâchent un peu le beau travail de préparation mené par les comédiens. Il y a de la maîtrise dans leur interprétation mais les mots sont parfois trop nombreux pour illustrer l'histoire. Une pièce à voir avec ses enfants, ses neveux, ses élèves afin de tenter de comprendre, ensemble, comment la violence prend parfois ses aises dans les bras de l'institution scolaire.



[Justine Guillard](#)



Teatro, Teatrorrecensione — 27/01/2015 20:33

## Punk Rock – quale ribellione?

Posted by *olmo missaglia*

**BRUXELLES** - Nel 1978 Nigel Williams scriveva *Class Enemy*, un testo conosciuto in Italia nel 1983 grazie alla prima eccellente-si dice-messinscena di Elio De Capitani all'Elfo. Nel dramma è raccontata la vicenda di una classe di scuola superiore di giovani dei quartieri popolari di una città inglese, ribelli, tra apatia, anarchia e rifiuto dell'adulto-il professore-perché inadeguato, che infatti non compare quasi mai all'interno del testo. Una ribellione che porta gli studenti a organizzarsi da sé nell'attesa dell'adulto, con lezioni autogestite che mettono in luce tutte le differenze e le tensioni tra i membri della classe, ma che alla fine insegnano la più dura delle verità, vale a dire che dopo tutto, agli adulti, non gliene frega niente di loro, che sono loro stessi, quali ragazzi e ragazze, a essere rifiutati.

I ragazzi e le ragazze ritratti in *Punk Rock*, testo del 2009 firmato dal drammaturgo inglese *Simon Stephens*, sono dei ribelli? Una classe all'ultimo anno di liceo si prepara alla simulazione dell'esame finale della scuola secondaria, la maturità inglese, quattro ragazzi e tre ragazze che si incontrano e scontrano ogni giorno nella biblioteca della scuola, luogo di ambientazione pressoché esclusiva del dramma.

Stephens sceglie bene sette caratteri tra gli adolescenti "tipo" a offrire una rosa completa dei comportamenti riscontrabili in una vera classe e li fa muovere e agire con spessore, schivando il facile pericolo di appiattirsi sullo stereotipo: William, intelligente e un po' bizzarro, affabulatore e fragile; Chadwick, ottimo studente, vittima favorita di Bennett, esuberante e arrogante bullo con il culto del proprio corpo; la sua ragazza Cissy, ambiziosa e dal look aggressivo, ma spesso subordinata al compagno; Lily, straniera appena arrivata nella classe, desiderata da William, ma conquistata da Nicholas, grande e grosso, un teschio sulla maglia che nasconde una certa sensibilità e timidezza; e Tanja, la brava ragazza che sogna una famiglia, ma anche il suo professore.







Sin dall'inizio i triangoli amorosi, i rapporti di amicizia e di forza, i giochi tra coetanei a volte spinti troppo al limite, serbano una tensione che sappiamo non potrà essere contenuta fino alla fine del dramma: infatti l'iperattivo, mentalmente e fisicamente, William non regge alla tensione a cui lo sottopone la piccola società in vitro ripresentata dalla classe ed esplose tre colpi di pistola contro tre suoi compagni. Punk Rock di **Olivier Coyette** è innanzitutto una buona traduzione scenica del dramma di Stephens. Uno spettacolo solido dal linguaggio dinamico, che si avvale dell'intero vocabolario espressivo a disposizione di un regista e, cosa importante e per nulla scontata, lo fa in funzione realmente drammatica; gli elementi scenici, luci, scenografia, video, e il testo, servono quella che è l'anima del teatro: l'azione. I personaggi di Coyette sono sempre attivi, si danno sul palco in modo autentico, si svelano al pubblico più per quello che fanno che per quello che dicono.



Il cast è giovanissimo e davvero di talento (tutti i protagonisti sono nati negli anni Ottanta), l'energia che dispiega è prorompente, e anche se a volte la voglia di stare sul palco che spinge gli attori, li porta a rivelare l'interprete dietro al personaggio, ciò risulta essere un elemento dello spettacolo che aggiunge, e non toglie, di rilievo al lavoro fatto dalla compagnia; finalmente vediamo sul palco attori che agiscono, personaggi sempre impegnati in un compito, anche quando sono in secondo piano rispetto all'azione principale, in relazione serrata l'uno con l'altro: viene da chiedersi se Coyette abbia costruito prima la classe di attori, o quella dei personaggi. La direzione di Coyette è organica e sviluppa bene la tensione fino allo scoppio finale, e sebbene lo spettacolo goda di una costruzione generalmente pulita, è davvero troppo lungo per il testo di Stephens, che-cultura inglese-a volte sembra voler asciugare parti lasciate debordare troppo-cultura francofona- nella messinscena di Coyette.



La vicenda raccontata da Stephens è dura e coglie gli atti di violenza drammatica nelle scuole, in particolare l'episodio del 1999 della scuola superiore di Columbine. Al **Théâtre de Poche**, uno dei palchi storici della scena d'avanguardia di Bruxelles, dopo lo spettacolo un incontro con lo psico-pedagogo e ricercatore **Frédéric Hardy** continua l'esperienza collettiva del teatro accompagnando il pubblico, a fianco degli attori, in un momento informale di riflessione sui temi appena sollevati. Nella nostra società iper-competitiva, dell'esibizione di sé stessi e della violenza, si cresce col mito del diventare celebri, del distinguersi, dell'essere migliore degli altri, quasi sempre fomentato e sostenuto dalle figure degli educatori, in primis i genitori. Tutti hanno la possibilità di riuscire in quello che vogliono, perché ciascuno è migliore dell'altro. Come dice l'adolescente William alla dottoressa che lo interroga dopo il suo triplice omicidio: *"Perché l'ho fatto? Tutti mi chiedono perché: l'ho fatto perché potevo."* Che ribellione è questa, contro che cosa se non esiste alcun vincolo?

Per questo torna alla mente il testo del 1978 di Williams e la lezione che i sette adolescenti (sarà un caso?) alla fine si insegnano. E la ribellione dei giovani che possono tutto, e che sono perciò rifiutati proprio nella loro natura di individui in crescita, diventa oggi paradossale e porta una sola richiesta: che gli adulti tornino ad assumersi la responsabilità di essere adulti riprendendo il loro ruolo di guida e di educatori per i giovani. Questa è la necessità dello spettacolo. Punk Rock, au contraire.

Visto il 22 gennaio 2015 al Théâtre de Poche

Punk Rock  
di Simon Stephens  
Traduzione di Dominique Hollier e Adélaïde Pralon

Regia Olivier Coyette / Assistente alla regia Cécile Delberghe  
Con Grigory Collomb, Fanny Donckels, Timothy Fildes, Olivia Harkay, Arthur Oudar e Clément Goethals (in alternanza), Violette Pallaro, Flavia Papadaniel, Jérémie Petrus  
Scenografia Olivier Wiame / Luci Xavier Lauwers / Costumi Carine Duarte / Trucco Urteza da Fonseca

Mi piace 7 Tweet 4 Partager f t p +

Tags: featured



Autore: olmo missaglia

Laureato in Arti Visive e Teatro all'Università IUAV di Venezia, mi sono trasferito a Bruxelles per studiare e lavorare a contatto con le realtà performative europee. La passione per il teatro mi ha portato, tra le altre esperienze, a lavorare al Teatro Fondamenta Nuove di Venezia, a partecipare come stagista al festival Primavera dei Teatri a Castrovillari e a collaborare con i festival di teatro e danza L'Ultima Luna d'Estate e Il Giardino delle Esperidi a Lecco, la mia città natale.



**Punk Rock : électron libre et énergie brute**

**P**etit meurtre entre amis... La pièce de Simon Stephens devient presque un laboratoire expérimental pour mettre en scène la violence chez les adolescents. Un huis clos détonnant qui place le public sous tension.

Naissance d'un fait divers ou comment le quotidien banal d'une bande d'ados dégénère jusqu'à un point de non retour. Le drame de la tuerie de Colombine en toile de fond, *Punk Rock* offre une immersion dans le monde moderne de ces jeunes qui testent leurs limites sans toujours savoir jusqu'où aller. La logique de groupe déchaîne les instincts et les comportements border line poussent vers l'irréversible.

Lilly débarque dans sa nouvelle école. L'intégration se fait sans difficulté et le comité d'accueil est chaleureux, grâce à William, gentil style de premier de la classe et logorrhée intarissable, qui contamine l'atmosphère de bonne humeur et l'introduit avec bienveillance dans le groupe. Lilly joue le jeu. Elle rencontre Bennett, grande gueule qui se donne des allures de caïd, Cissy, sa petite copine branchée qui panique à l'idée d'avoir moins de 18 de moyenne, Tanya, la ronde sympa amoureuse de son prof, Nicholas, le sportif Casanova qui aura sa préférence, et Chadwick, génie un peu E.T mal-aimé et souffre-douleur du groupe.



L'école est leur microcosme sociologique. Le lieu du vivre ensemble où malgré les pics de testostérone, les chamailleries et les railleries, chacun parvient à trouver sa place. Les histoires d'ados, entre amour, sexe, partiels à préparer, mode et rivalités, font sourire. Des préoccupations qui n'ont rien d'exceptionnelles, des petits conflits qui se résolvent d'eux-mêmes, des cruautés passagères qui entaillent l'amour-propre mais qui cicatrisent sous le baume de l'amitié. Un peu plus la pièce tournerait au jeu télé réalité proposant un loft scolaire décontractant. Sauf que derrière cet apprentissage initiatique se cachent des failles qui vont ouvrir une brèche vers des pulsions d'agressivité, d'autodestruction et de meurtre... Un mal-être qui se dessine sous une peur de l'avenir et des codes à respecter.



### Passage à l'acte...

*Punk Rock* ne tente pas d'expliquer l'inexplicable mais va, dans un sens, plus loin que le film de Gus Van Sant, *Elephant*, en poussant l'introspection psychologique. L'unité de lieux, dans le cadre de l'école, renforce l'intensité dramatique et les intermèdes musicaux, qui cassent le rythme au son de la pop, des vidéos en arrière-plan et des stroboscopes, offrent des pauses libératrices pour ces écorchés vifs, comme des zones de libre expression sans règles ni limites. La densité psychologique des personnages, qui les éloigne d'un manichéisme simpliste, permet de ne pas rester à la surface de ces histoires d'ados. Au-delà du texte, la mise en scène place au premier plan l'expression corporelle. Les comportements hyperactifs, parfois désordonnés, en pantins qui ont du mal à contrôler leurs gestes, renforcent cette sensation de cobayes prisonniers de pièges qu'ils se posent parfois eux-mêmes.



Les scènes de groupe deviennent une démonstration de la théorie de René Girard sur le bouc émissaire. Bennett vire au sadisme contre Chadwick, victime d'un harcèlement qui renvoie au reste de la bande un reflet teinté de malaise. Même les scènes de tête-à-tête, où l'intimité contribue à lénifier les rapports, se tendent rapidement pour retomber dans le conflit. Un crescendo de violence qui finit par faire craquer psychologiquement les plus fragiles. Le harcèlement vire à la torture, les railleries moqueuses et potaches à la méchanceté gratuite, même la victime se rebiffe pour se transformer en prédicateur cynique. Le personnage de William, sorte d'Hamlet des temps modernes, passe de la fantaisie d'amuseur de foule, qui n'hésite pas à travestir la réalité pour attendrir Lilly dont il est amoureux, à la folie furieuse, révélant des symptômes schizophréniques alarmants. Jérémie Pétrus, dans le rôle de William, compose une interprétation puissante et talentueuse. La pièce est portée par de jeunes comédiens dégagant une énergie efficace qui parlera aux nombreux adolescents présents dans le public, comme aux adultes qui cherchent encore une réponse à ces dérives mortifères.